

En visite chez



Michel LAUNAY
professeur à l'Université
de Sao Paulo, Brésil

FREINET

OU

L'ANTI-AMPHI

Un reportage de
Roger UEBERSCHLAG

Préfaçant la première thèse française consacrée à Freinet, Elise est proche de s'exclamer à la manière des Indiens accueillant Christophe Colomb : «Enfin, nous sommes découverts ! Freinet entre à l'Université»...

Au Brésil, on n'en est plus là. Le fondateur de l'Ecole Moderne ne fait pas tapisserie aux murs d'une bibliothèque-tombeau. Il renaît dans les salles de cours, mais contre tous les usages, aussi anticonformiste qu'à Saint-Paul-de-Vence. Curieuse coïncidence de la toponymie : c'est dans une mégapole de onze millions d'habitants, à Saint Paul du Brésil, qu'un demi-siècle plus tard se déroule la destruction de l'auditorium-scriptorium.

Sans doute est-il normal que dans une salle de cours, des étudiants écoutent et prennent des notes. Mais pas n'importe comment. Pas dans une perpétuelle situation d'élève assisté. Michel LAUNAY a essayé d'appliquer les principes de la pédagogie Freinet à son propre enseignement universitaire : permettre aux étudiants de s'exprimer, de coopérer, de communiquer avec des étudiants et des chercheurs d'autres universités, de s'évaluer, de se construire à travers une pédagogie du travail. Ecoutons-le.

Une idée qui fait son chemin

ROGER. — *Peux-tu nous dire comment tu as fait la connaissance du mouvement Freinet ? Je crois que c'était à l'occasion de l'impression de ta thèse, peut-être même déjà avant ?*

MICHEL. — Bien avant si on veut remonter plus haut. Il se trouve que ma belle-sœur est institutrice en Bretagne, directrice d'une petite école. Quand elle était normalienne à l'Ecole Normale de Quimper, sa directrice, Mlle Marius lui a beaucoup parlé de la pédagogie Freinet, Daniel, le premier instituteur à travailler avec Freinet, elle le connaissait. Comme je passe mes vacances en Bretagne chez elle, j'ai entendu parler de la pédagogie Freinet très tôt, quand j'étais étudiant. Mais, à cette époque-là, je ne faisais pas la liaison entre les réussites que je voyais sur le plan pédagogique et ma formation universitaire : c'était deux mondes complètement séparés. Pourtant inconsciemment quand j'ai été professeur de lycée, après

l'agrégation, j'ai pratiqué sans le savoir des techniques Freinet, le journal scolaire, le journal de classe surtout, ça a très bien marché et quand je me suis trouvé professeur à l'Université de Nice, ayant terminé ma thèse sur Jean-Jacques Rousseau, comme nous étions un certain nombre de copains à pratiquer la recherche coopérative, nous avons eu l'idée de créer une coopérative d'édition universitaire pour assurer à nos recherches collectives un débouché lui-même collectif. C'est à ce moment là que j'ai pris contact avec la C.E.L. J'étais à Nice depuis cinq ans, j'ai raté l'occasion de voir Freinet personnellement. L'accueil que l'équipe de Cannes nous a accordé, l'ambiance du travail, c'est-à-dire une alliance d'efficacité technique, de gentillesse et de contraction, de bonheur de vivre ont été tels que pour moi ça a été le coup de foudre. Je me suis dit : c'est beaucoup plus agréable de travailler dans ce cadre-là que dans le cadre universitaire. La C.E.L. a accepté (et avant je suppose le comité d'animation, l'I.C.E.M.) de faire l'expérience, avec le petit groupe d'universitaires que nous représentions et j'ai été amené à m'engager de plus en plus dans le mouvement Freinet par le travail. Par chance il y a eu le congrès de Nice qui m'a permis de faire connaissance avec le mouvement dans toute son ampleur. Avec Jean Poitevin, j'ai lancé l'idée que dans le domaine universitaire on pourrait peut-être faire démarrer quelque chose. Nous avons fait un petit texte qui était le relevé des différentes petites expériences qu'on pouvait envisager du côté universitaire. J'ai l'impression que sur les cinq ou six points de ce programme que Jean Poitevin et moi avions improvisé il y en a bien eu quatre qui ont été plus ou moins réalisés.

Il suffisait d'en parler

Ce que je peux faire au Brésil jamais je n'aurais pu le faire aussi bien en France et aussi vite. Il me semble, la pédagogie Freinet est quelque chose qui correspond vraiment à ce qu'on peut appeler la ou les mentalités brésiliennes : une souplesse, une programmation après coup, également le souci de la vie, tout ça fait que l'accueil de la pédagogie Freinet à l'Université St-Paul où je travaille a été sans problème. Il suffisait d'en parler. Les gens voyaient les difficultés d'application mais cela ne les empêchait pas de sympathiser immédiatement ; il n'y avait pas toutes ces réticences qu'on voit dans les universités françaises.

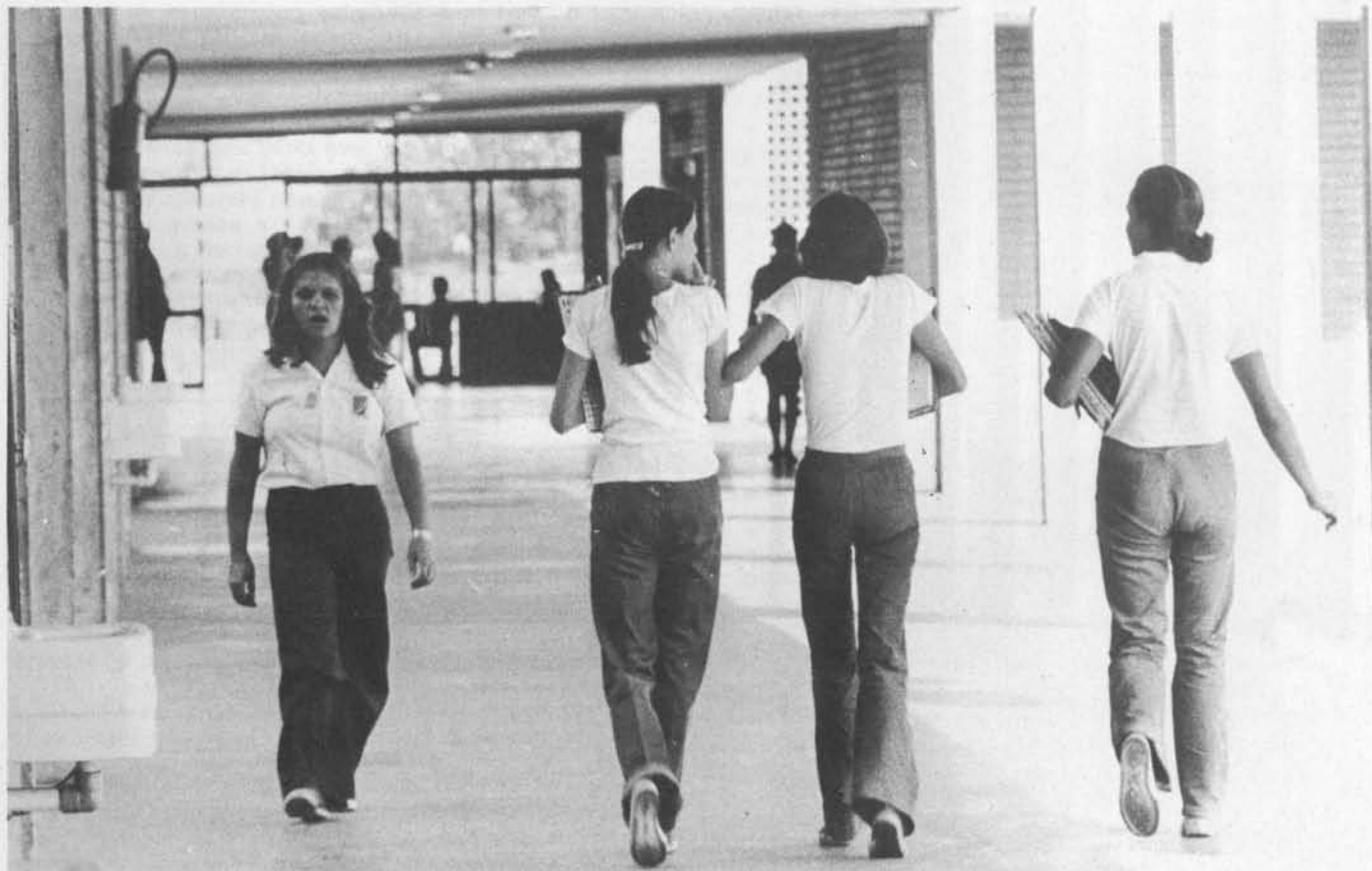
Alors comment s'est fait ce tâtonnement ? Au fond j'ai tâtonné du point de vue de la pédagogie Freinet seulement au Brésil. Avant il y avait une approche un peu inconsciente et hasardeuse. A partir de mon arrivée au Brésil, j'ai essayé de tâtonner pour découvrir ce que devait être mon travail universitaire animé par l'esprit qui animait l'équipe Freinet internationale.

Un compromis qui tourne court

Tout d'abord, et je crois que ça a été une erreur, j'ai tenté un compromis. Je me suis dit j'arrive au Brésil, je ne connais rien je dois donc écouter, voir comment les choses se pratiquent ici et n'apporter ma part personnelle que dans la mesure où je trouvais qu'il y avait des choses qui déviaient totalement de mes préoccupations. J'ai donc tenté d'améliorer un peu le système de travail dans lequel j'étais avec les étudiants de licence et avec les étudiants de maîtrise et doctorat. Je n'ai pas du tout été content de cette première expérience. Ça marchait disons pour la moitié des étudiants et la moitié du temps. Il y avait un bon contact. J'apprenais des choses, eux aussi mais ce n'était pas une expérience pédagogique intéressante.

ROGER. — *Techniquement comment se présentait-elle ?*

MICHEL. — J'avais un programme pour la licence qui était établi, qui avait été fait avec mon accord. Avant que je n'arrive au Brésil, les collègues brésiliens m'avaient écrit : « Quel cours voulez-vous faire ? » Les étudiants sont arrivés en se voyant imposer ce programme. Il s'agissait de les motiver au programme qui m'intéressait moi : Jean-Jacques Rousseau. Pour certains ça a marché, pour d'autres, non. D'autre part ils étaient obnubilés par le problème des notes ; ils ont été formés par un système d'examens le plus traditionnel possible et pour sortir de là c'était assez difficile. En post-graduation (maîtrise et doctorat) le programme est pré-établi mais il est plus souple parce que c'est un système de petits séminaires pour les étudiants. Il faut dire que c'était des groupes de cinquante en licence donc pas très maniables mais en post-graduation c'était un peu plus facile. Pourtant j'avais un souci un peu trop intellectuel c'est-à-dire axé sur l'acquisition des connaissances.



Il y aura bientôt autant de diplômés...

Au bout d'un semestre, j'ai dit aux étudiants : « Ce qu'on a fait ensemble ça va, ce n'est pas mal. Je pense que vous êtes de cet avis-là, mais je ne suis pas satisfait et au fond je pense que j'ai fait une erreur de vouloir faire un compromis et je voudrais tenter une expérience de réalisation de ce que je voudrais faire à l'état pur, je pense d'après ce que je sens du Brésil, ça devrait marcher mieux. » Et les étudiants ont dit oui, c'est ça on regrette que vous n'ayez pas pris de libertés dès le début au lieu de nous parler de Rousseau ou de Proust. Vous auriez pu faire une exposition des B.T. (ce que j'avais fait à la fin). Donc on a été pour la liberté, avec l'accord des collègues brésiliens. Ils ne voyaient pas d'inconvénients à ce que nous prenions nos aises. L'essentiel était que soient préservées les règles administratives : donner une note lors du classement final, à la fin du cours et respecter le nombre d'heures ; parler plus ou moins du programme fixé officiellement. D'autre part j'ai abandonné le cours de licence où il y avait trop d'élèves et j'ai concentré mon travail sur le cours de post-graduation et ça a été cette expérience merveilleuse de l'an dernier.

Motiver le travail universitaire

C'était un cours de post-graduation intitulé : « Aspects poétiques, sociaux et linguistiques de la traduction — domaine français et brésilien ». C'était vraiment idéal car je ne connaissais pas moi-même le sujet que j'allais enseigner et je ne connaissais pas suffisamment la langue portugaise. Je commençais à m'orienter un peu dans cette langue mais je la connaissais très peu. Dès le premier cours il a été clair pour les étudiants que j'avais à apprendre autant qu'eux. Pas dans le même domaine mais il y avait un échange de connaissances et d'expériences. A l'Université de St-Paul un cours de post-graduation n'est reconnu que si le professeur a remis à une commission de post-graduation le plan des douze semaines de cours qu'il doit faire. Mais il est admis que ce programme évolue quand on a progressé dans la recherche. On change même un peu la nature et la méthode du cours. J'ai donc proposé de radicaliser cette possibilité en disant aux étudiants : « C'est à vous de construire l'objet réel du cours en fonction de vos préoccupations de recherche propre. »

Or les problèmes de traduction les intéressaient beaucoup puisque les professeurs de français en particulier essaient de se reconverter de sorte que tout le secteur de traduction est

important. Il n'y a pas eu de problème pour accepter le cours qui correspondait à un besoin réel de la majorité des étudiants qui l'avaient choisi. Le problème a été, une fois choisi l'objet de la recherche, de voir comment on allait l'approfondir.

J'avais proposé pour amener les étudiants à se libérer du plan primitif deux projets c'est-à-dire le plan que j'avais proposé il y a six mois à la commission de l'Université et un deuxième plan que j'avais élaboré la veille du cours, en leur disant : « Non seulement c'est à vous de choisir entre ces deux plans mais vous pouvez même en rédiger un troisième qui soit meilleur. » Nous avons consacré deux séances et demie sur les douze à l'élaboration d'un plan qui intègre toutes les demandes des étudiants. Ça faisait le plan d'un bouquin de mille pages peut-être, pour intégrer toutes ces curiosités, ces préoccupations et les étudiants ont été très motivés pour travailler car toutes leurs propositions étaient intégrées.

ROGER. — *As-tu présent à l'esprit quelques-uns des thèmes qui avaient été retenus par les étudiants dans le cadre de ce sujet ?*

MICHEL. — Oui, il y avait donc trois angles sous lesquels les problèmes de traduction étaient abordés :

1. Aspects poétiques (formalisme, structuralisme, poésie),
2. Aspects sociaux (profession de traducteur, socio-critique, sociologie, etc.).
3. Aspects linguistiques (comme il y avait peu de cours de linguistique dans le cadre du département de français, tous ceux qui étaient intéressés par la recherche de Mounin sur la traduction étaient aussi intéressés).

Une autre chose aussi a été très sympathique, c'est que tout le monde a accepté de travailler simultanément à trois niveaux de textes : les textes de littérature enfantine, de littérature critique et les textes proprement littéraires, poétiques ou romanesques. Donc chacun pouvait sous ces six angles (trois aspects et trois niveaux de textes) choisir des choses qui l'intéressaient.

D'autre part cette étude était liée dès le départ à une possibilité de production puisque parallèlement à ce travail de recherche et d'initiation à la recherche je continuais à travailler au projet de bibliothèque de travail internationale que la C.E.L. m'avait demandé d'explorer au Brésil. Nous avons formé une équipe de neuf professeurs qui a élaboré un projet de bibliothèque de travail et j'avais indiqué aux étudiants que d'une part si notre séminaire fonctionnait bien cela pouvait donner lieu à un ouvrage ou à trois fascicules de bibliothèque de travail, d'autre



...que de miséreux dans les favelles.

part que ce séminaire sur les problèmes de traduction pouvait nous permettre de nous insérer dans les maisons d'éditions qui ont un grand besoin de traducteurs d'un très bon niveau. Tous les travaux de traduction répondaient à un double but : être des travaux réels susceptibles d'être offerts à des éditeurs ou à des revues pour les articles, etc. et d'autre part permettre un travail théorique ou réflexif sur cette pratique.

L'Université ouverte

ROGER. — *Il ne s'est pas posé de problèmes de compétence et de documentation ?*

MICHEL. — Au Brésil, il y a toujours beaucoup de problèmes de documentation, de compétence. Il s'en serait posé au départ si le Brésil ne disposait pas de gens très intéressants. Alors ma non-compétence en portugais a été compensée par le fait que j'ai pu inviter à participer au séminaire la plupart des grands traducteurs brésiliens, pas tous, mais enfin des gens représentatifs, incontestés au plan international : Paulo Ronai qui est le grand traducteur depuis trente ans au moins au Brésil en matière française et qui est d'origine hongroise mais qui a traduit tout Balzac. Il a fait beaucoup d'articles également sur les problèmes de traduction, c'est un homme très gentil : il a accepté de participer au séminaire. Il y a eu Haroldo de Campos qui est un poète concrétiste qui traduit Mallarmé qui est poète maintenant lui-même, très difficile, très raffiné. Avoir des gens comme ça qui acceptent de participer au séminaire c'était quelque chose de merveilleux.

Dans le sens inverse c'est-à-dire la traduction du portugais au français il y a eu Jacques Thieriot qui est directeur de l'Alliance Française à Saint-Paul qui s'emploie beaucoup à traduire des choses qu'il aime au Brésil. Il a traduit Macunaima, travail fantastique, c'est un texte d'une grande complexité. Je lui ai demandé de nous parler de son travail de traducteur. Il a traduit aussi des pièces de théâtre d'avant-garde. Enfin, mon collègue et prédécesseur, Albert Audubert, qui a fait un livre de traductions commentées intitulé «Du portugais au français» a participé aux premières séances du séminaire. Avec ces quatre traducteurs, le cours se situait au plus haut niveau possible du point de vue de la recherche sur les problèmes de traduction.

D'autre part il y avait les ouvrages de base de Mounin et un des exercices a été justement d'arriver à faire des condensés de la



Ce que je peux faire au Brésil.

thèse de Mounin, d'en tirer en vingt pages l'essentiel de ce qu'on avait à en tirer. J'en ai fait les premiers condensés, les élèves en ont fait quelques chapitres. Le résultat peut même servir à d'autres étudiants par la suite. Puis il y a les travaux de Meschonnic, beaucoup plus récents. Finalement, et c'est ça qui est intéressant, la bibliographie du cours au lieu d'être préétablie, a été construite par les étudiants eux-même. Ils m'ont apporté des tas de références, des tas d'articles et je pense que sans effort et sans travail préalable, au bout du semestre nous avons réuni sinon une bibliographie complète, du moins le catalogue des pistes qui permettrait de la constituer, une bibliographie qui peut servir à tous les chercheurs. J'ai oublié de dire aussi qu'ayant parlé de ce projet en le présentant explicitement comme une tentative d'expérience de pédagogie Freinet au congrès des professeurs de français de l'A.U.P.E.L.F. et au congrès des professeurs universitaires de français pour le Brésil qui le précédait, j'ai fait un appel aux collègues en leur disant : «Si vous êtes intéressés on peut échanger, faire de la correspondance universitaire au lieu de faire de la correspon-



Et les étudiants ont dit oui.



Au Brésil nous tâtonnons. Et vous en France ?

dance scolaire.» Alors j'ai reçu de Claudio Vega qui est aussi un très bon traducteur et professeur qui est à Salvador de Bahia, quelques informations et même parfois des critiques, des améliorations qu'il espérait faire à ses propres traductions. Une collègue de l'Université de St-Paul, Leyla Perrone-Moyses, qui était à Paris, qui suivait le cours de Barthes nous a envoyé aussi le compte rendu, exceptionnel, du séminaire de Barthes. Cela faisait toute une accumulation d'informations du meilleur niveau possible. Ainsi sans effort et sans compétence préalable, avec simplement le souci d'être ouvert à toutes les possibilités, on a pu réunir beaucoup de choses. Du côté de la langue c'était vraiment un échange, c'est-à-dire que mon rôle de professeur de français était de donner aux étudiants le maximum d'informations sur leur traduction du portugais au français et leur rôle d'étudiants brésiliens était de me donner le maximum d'informations sur les traductions du français au portugais. En plus nous avons eu la chance d'avoir dans notre séminaire deux étudiants qui ont eu une participation maximale : il y a eu Jacques Vigneron qui est professeur à Santos et Maria Inês qui est professeur dans un collège qui ont fait participer leurs élèves à notre travail. Il y a eu un échange entre l'Université et l'enseignement secondaire et avec les étudiants débutants.

ROGER. — *Ceci vaut pour les post-gradués. Tu as transformé ce cours en une coopérative d'intellectuels attachés à un travail de recherche. Est-ce que le problème n'est pas un peu différent pour des étudiants de licence qui arrivent en faculté et qui sont un peu encore impressionnés par les contraintes du vestibulaire et pour lesquels il faudrait trouver des formes de travail totalement différentes de celles qu'ils ont connues auparavant ?*

MICHEL. — Oui, le problème est très différent et de ce point de vue je me donne un semestre pour préparer justement l'expérience à ce niveau-là pour que vraiment l'expérience d'application de la pédagogie Freinet à l'Université soit complète.

ROGER. — *As-tu des projets pour créer un autre climat ou une autre forme de travail ?*

MICHEL. — A l'Université de Saint-Paul où nous sommes douze ou treize professeurs de français il y en a quatre ou cinq qui sont vraiment d'accord pour tenter les expériences. Je crois que dès ce semestre va commencer une expérience qui peut être intéressante et qu'on appelle le français instrumental, l'apprentissage de la langue française pour les étudiants en sciences, en mathématique, en architecture, en physique, etc. L'Ambassade de France considère que c'est une voie de développement ou de maintien de la langue française dans le monde. Remplacer certains cours de littérature ou civilisation un peu coupés des préoccupations des pays, par d'autres dans lesquels on apprend le français par ce qui répondrait au besoin de l'économie de ces pays.

Du français aristocratique au français-instrument

ROGER. — *Est-ce que les étudiants de licence qui choisissent les cours de français préparent un professorat de français ou ces cours sont-ils des compléments pour une autre formation, des licences d'un autre type ?*

MICHEL. — L'expérience qui est en cours et qui me semble devoir beaucoup à la pédagogie Freinet et peut-être même être une expérience de pédagogie Freinet au niveau universitaire est fondée sur le principe que pour ce public la préoccupation du professeur de français doit être de répondre à ses besoins. Un mathématicien n'a pas de temps à perdre à apprendre un type de français qu'il n'a pas envie d'apprendre. S'il veut apprendre à lire un article ou un livre de mathématique publié en France c'est cela qu'il faut faire avec lui. Le cours de français doit être axé là-dessus. Si au contraire il apprend le français pour pouvoir aller en France, suivre des cours de mathématiques, se débrouiller en France, c'est autre chose qu'il faut lui donner. Si les étudiants de bio-sciences ont besoin du français parce que leur professeur intègre dans leurs cours des films scientifiques français il faut axer le cours de français sur la compréhension des films scientifiques de biologie.

Donc, n'avoir aucune idée préconçue sur ce qu'est le français scientifique et technique qui peut-être n'existe pas, c'est le français ordinaire. Moi j'aime mieux parler du français pour scientifiques et techniciens que du français scientifique et technique. J'aime mieux parler du «français instrument» plutôt que du français instrumental.

Nous avons beaucoup discuté, dans l'équipe de professeurs de français de St-Paul, sur ce point fondamental : faire table rase de tous les préjugés ou de toutes les pseudo-connaissances dans ce domaine. Utiliser les recherches en cours (celles du C.R.E.D.I.F.) mais ne pas en être prisonnier et accepter d'être des néophytes, mais de bon sens.

ROGER. — *Est-ce que pour établir une atmosphère de travail, de collaboration, de créativité, tu as envisagé un certain style de cours pour les étudiants de licence ?*

MICHEL. — Oui, puisque le postulat est qu'il faut d'abord connaître les besoins des étudiants il en résulte que la première séance de cours est une séance de contacts humains pour que les gens expriment vraiment leurs besoins sans crainte.

ROGER. — *Et en ce qui concerne les méthodes, reprends-tu des techniques audio-visuelles ou fonctionnes-tu autrement ?*

MICHEL. — Ça dépend de ce que disent les étudiants. Je crois que les techniques audio-visuelles vont être utilisées sous une forme ou une autre dans tous les cours, y compris dans les cours pour les étudiants voulant seulement lire plus rapidement et mieux de la documentation écrite. Il y aura des moyens d'intégrer des éléments (films, diapositives, disques, bandes magnétiques) et en particulier d'utiliser le magnétophone pour qu'ils travaillent en groupe.

ROGER. — *Avant de te connaître, tes étudiants n'étaient habitués ni à s'exprimer, ni à collaborer. Ne pourrait-on pas t'objecter que l'essentiel de ton travail consiste à pallier les carences d'une formation antérieure ? L'expression libre, on l'admet maintenant pour des enfants. Mais pour des adultes, au caractère déjà formé ? Et à l'Université, dans une situation de professionnalisation qui exige logique, objectivité, adaptation à des techniques de travail ou de recherche ?*

MICHEL. — Tout d'abord beaucoup d'étudiants sinon beaucoup d'enseignants, en tous cas beaucoup d'adultes éprouvent des difficultés pour s'exprimer et surtout pour s'exprimer en profondeur. La vraie expression libre, celle qui ne se limite pas au choix du sujet mais exclut les contraintes universitaires classiques est rare. Elle ne correspond pas à un moment de la formation mais s'épanouit en fonction de la vie même des individus. Il n'est donc pas question de lui trouver une limitation dans le temps.

Mais la pédagogie Freinet, c'est aussi la coopération, la communication et les deux sont souvent absentes des universités, du moins au niveau des étudiants. C'est une question de techniques de travail autant que de bonne volonté. Nous tâtonnons, au Brésil. Et vous, en France ?